



Cours d' initiation à l'éthique.

I. L'éthique chez les grecs.

Nous allons dans un premier temps voir l'apport de la philosophie grecque en matière de morale, qui, avec Socrate, Platon, et Aristote, a fondé la recherche de la nature de la morale en Occident. Puis, nous verrons ensemble, dans un second temps, au cours prochain, l'apport de la pensée biblique, hébraïque et chrétienne en matière de morale que l'on peut qualifier de « morale révélée »

Commençons par la morale chez les grecs et plus précisément dans le berceau de la ville d'Athènes.

I. Socrate. (470-399)

Socrate n' a rien écrit. Tout est rapporté par Platon, et en moindre quantité, par Xénophon. Platon nous montre que Socrate, tout au long de sa vie, a cherché avant tout à définir ce qu'est la vertu. Plusieurs petits dialogues de Socrate avec l'un de ces interlocuteurs sont retranscrits par écrit par Platon. Ces petits dialogues, qui sont les premiers de Platon, montrent effectivement un Socrate qui recherche principalement la définition de vertus dont tout le monde parle sans savoir vraiment ce qu'elles sont. Chaque dialogue a pour titre le nom de l'un des interlocuteurs de Socrate. Le *Lachès* porte sur le courage. Le *Charmide* cherche ce qu'est la tempérance, le *Lysis* ce qu'est l'amitié. Dans Le *Ménon*, cet homme croit savoir ce qu'est la vertu mais avec les questions de Socrate, il ne le sait plus. *Ménon* se pose la question de savoir si la vertu peut s'enseigner et Socrate cherche, lui, quelle est l'essence vraie de la vertu . Dans le *Protagoras*

Socrate explique que la vertu est une science et qu'elle peut s'enseigner. Pour Socrate, quand on ne va pas dans le sens de la morale, c'est par ignorance, ignorance de cette science de la vertu.

II. **Platon, (428-348) disciple de Socrate,**

Platon reprend cette même vision de la morale socratique avec des apports conceptuels nouveaux :

Chez Platon se trouve distingué :

- le domaine du faire, de la production, le poiein, domaine où les actions sont extérieures, extrinsèques, transitives ;

- et le domaine d'actions immanentes, ou d'actes « intérieurs » (qui peuvent ensuite se manifester de façon extérieure,) qui concerne le comportement moral ou immoral, le prattein, qui est la marque de notre liberté intérieure ou au contraire qui reflète notre manque de liberté intérieure. Notre responsabilité est en jeu dans l'acte moral ou au contraire immoral qui va rejaillir sur nos actions.

Pour Platon, et c'est qui fait sa spécificité, -et en cela le dialogue de *Ménon* et plus encore celui de *Protagoras* sont très éclairants-, lorsque l'on sait ce qu'est la vertu, on sera dès lors capable d'emblée de la pratiquer. « Nul n'est méchant volontairement. »

Les 4 grands domaines où se développent les vertus au cœur de l'agir humain ont été définis pour la première fois par Platon au livre IV de *La République*: il y parle des parties de l'âme qui permettent d'effectuer des actes en rapport avec leur fonction , et qui sont conformes aux différentes classes dans la société :

Actes de prudence, de courage, de tempérance, et de justice.

Pour Platon, il y a trois parties de l'âme comme il y a trois groupes d'hommes dans la cité : elles sont comme localisées dans des lieux du corps humain au niveau de l'âme comme elles se répartissent dans chaque classe dans la Cité. La justice harmonise ces trois parties en les régulant selon de justes proportions.

-La prudence qui siège au niveau de l'intelligence est le propre du philosophe-roi

-Le courage qui siège au niveau du thumos ou diaphragme ou thorax est aussi le propre des soldats et des gardiens de la ville.

-La modération qui régit l'épithumia, en dessous du thorax, siège des passions de la nutrition et de la sexualité, est la vertu des artisans et des commerçants.

Lire les quatre vertus de l'Etat. *La république*, livre IV, extraits de 428b à 435b qui sont également les vertus de l'âme humaine. *République* 443

Il y a trois vertus qui siègent vraiment dans le corps et dans la Cité : la prudence, dite aussi sagesse, qui est aussi bien une vertu morale qu'intellectuelle, le courage, et la tempérance, deux vertus essentiellement morales qui sont du ressort de la volonté . Ces vertus siègent en l'homme tout autant qu'elles sont réparties selon les trois classes de la cité que sont les gouvernants, les gardiens et les commerçants ou artisans ; et la quatrième vertu, la justice, vient harmoniser et unifier ces trois dernières vertus.

III. Aristote (384-322)

L'apport aristotélicien va influencer la pensée thomiste.

En effet, les 4 vertus principales énoncées par Platon sont reprises par Aristote, puis, bien plus tard, au XIII^e siècle par Saint Thomas d'Aquin qui cherche à

reprendre chez Aristote tout ce qu'il y a de bon. La tradition les a qualifiées de « vertus cardinales », car elles sont majeures, au sens étymologique, comme une charnière (cardo : le gond), car c'est sur elles que s'orchestrent et que se fondent ensuite toutes les autres vertus.

Nous apprécions nos actions parce que nous sommes capables d'influer sur le cours des choses, d'innover mais cela ne peut se faire à bon escient que si nous sommes capables de **poser des actes** justes, courageux, tempérants et manifestant une saine modération.

1) Toute personne agit en vue de son bien.

L'action humaine est en lien avec la recherche du bonheur (eudaimonia en grec). La vie morale s'enracine dans le désir. Elle trouve son sens à partir du désir d'une vie heureuse, du souhait d'un accomplissement par l'intermédiaire d'actions jugées bonnes. *EN*, p. 58 et 59 Toute personne agit en vue d'une fin, d'un but, qu'elle considère comme un bien. « Dans toute action, dans tout choix, le bien, c'est la fin et c'est en vue de cette fin qu'on accomplit tout le reste ». *EN* I,5, p.54

« Il y a une fonction de l'homme qui consiste dans une activité de l'âme conforme à la raison. » et **« le bien pour l'homme consiste dans une activité de l'âme en accord avec la vertu. »**, traduire selon « l'excellence », arête en grec.

Pour Aristote, la vie morale ou la vie éthique, consiste à orienter notre désir, toutes nos actions vers de vrais biens pour obtenir le bonheur. C'est la considération de ces biens qui va orienter notre agir moral.

Tous les biens particuliers, si vrais, si fondés soient-ils, sont ordonnés à une fin ultime : celle de contempler l'Acte pur, qui est Dieu. . C'est ce qu'Aristote nomme le Souverain bien : « Pour la conduite de la vie, la connaissance de ce Bien est

d'un grand poids » *Ethique à Nicomaque* X, 7,8,9. Et I, 1 cf texte distribué.

Pour Socrate et Platon, rappelons que la morale est une science qui peut s'enseigner. Il y a une forme d'intellectualisme qui fonde la morale. La morale est une science que l'on peut apprendre car elle s'enseigne.

Pour Aristote, il n'en va pas de même car à ses yeux, la morale est avant tout une science pratique : la sôphrosunè n'est pas la sophia. Il ne faut pas simplement l'apprendre mais c'est surtout à vivre, à exercer. Comme le dit Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque* au livre II, 2 : « ce n'est pas pour savoir ce qu'est la vertu en son essence que nous effectuons notre enquête, mais c'est afin de devenir vertueux, puisqu'autrement cette étude ne servirait à rien. »

C'est par des actes, dans le domaine de l'agir, de l'action, que l'homme et -déjà l'enfant en cours d'éducation-, atteste sa propre bonté. *EN IX, 9, 1170 b 9-10* : « Ce qui rend l'existence de l'être humain désirable, c'est la conscience qu'il a de sa propre bonté. »

S'humaniser de plus en plus, devenir ce que nous sommes, . *EN I, 6, p. 58 59* :

en voulant construire « une vie bonne », avec et pour les autres, dans des institutions justes, comme le dit au XX^e siècle Paul Ricoeur, très aristotélicien en cela, dans *Soi-même comme un autre* . La vie morale trouve son sens à partir du désir d'une vie heureuse, du souhait d'un accomplissement personnel par l'intermédiaire d'actions jugées bonnes.

2)Comment définir la vertu ?

On parle de la vertu d'une plante, c'est sa force, son pouvoir, sa potentialité, ce qui la rend bienfaisante pour l'organisme.

La vertu chez les grecs se dit *aretè*, et signifie d'abord « l'excellence », Dans le terme grec, il y a l'idée de ce qui rend meilleur, ce qui accomplit, ce qui équilibre

parfaitement . Dans le terme latin traduit par *virtus*, il y a davantage l'idée de force, car « *vir* » se traduit par homme, le *vir* dans *virtus* désigne la force de l'être humain masculin.

La *virtus*, nous dit Aristote, est une *exis*, une disposition, une « aptitude » qui n'est pas « un acquis », traduit en latin par *habitus*. Chaque petit acte posé va faire que je révèle de plus en plus ma personnalité profonde. Un *habitus* est une disposition acquise ou plutôt toujours en cours d'acquisition, qui devient de plus en plus stable à force de s'exercer de jour en jour, et qui demande de petits efforts constants et quotidiens. Ce n'est pas exactement synonyme d'habitude car l'*habitus* ne devient jamais, comme l'habitude peut le devenir, automatique. Ma liberté est toujours en acte, en train de devoir s'exercer pour acquérir plus de courage, plus de force d'âme, plus de tempérance et de maîtrise de moi en matière de nourriture, de boisson , et de sexualité.

Pour cela, pour devenir vertueux, et acquérir une disposition de plus en plus stable qui enracine les vertus en nous, il faut s'exercer tous les jours , patiemment par des petits actes de vertus répétés. « un acte vertueux ne fait pas l'homme vertueux tout comme « une hirondelle ne fait pas le printemps » C'est en pratiquant la vertu, que nous devenons vertueux. *EN*, II,1, p. 89.

La vertu est **volontaire** : nos actions sont sous notre dépendance du commencement à la fin. (p 141)

Il faut d'abord **délibérer** avant d'agir. Le rôle de la délibération est très déterminant. La vertu permet de régler nos désirs parce qu'ils se sont laissés pénétrés par le logos, par la raison.

La vertu nécessite une **éducation**. C'est elle qui nous oriente pour pouvoir prendre en main notre propre croissance. *EN* 1104 10-12, p.95 ; *EN* 1103-24-25, p.90.

C'est certes un « pli » que je fais prendre à ma personnalité qui se cultive sans cesse. Mais il y a **dans l'habitus un élément de créativité et de souplesse** car avec toute ma personne, je dois ajuster ce qui convient le mieux à la situation présente, concrète dans laquelle je me trouve. Et c'est ici que la prudence, qui n'est pas seulement une vertu morale, mais aussi une vertu intellectuelle, joue un rôle fondamental.

La vertu est vue selon la mesure, c'est pourquoi il est parlé de « juste mesure » ou de « médiété ». **La vertu est un juste milieu entre 2 excès** : excès par le trop ou manque par le trop peu. « Excès en tout est un défaut ».

Médèn agan : rien de trop : adage grec par excellence. Sens de la mesure. Ce juste milieu n'a rien de quantitatif. Il s'agit d'une 'justesse', d'une ligne de crête entre 2 défauts à éviter. Ex : entre témérité et lâcheté, le sommet, la juste mesure, c'est **le courage** : EN III, 9-10-11-12. On l'atteint à travers des luttes et un vrai travail sur soi. EN 1109 a 24-35, p. 115. II, 9.

La tempérance ou la modération EN III, 13-15 en matière de nourriture et de boisson est la sobriété qui est entre la glotonnerie et l'austérité complète.

La libéralité, EN IV, 1-2-3 est entre la prodigalité et la parcimonie : est libéral celui qui dépense à bon escient, selon ses possibilités et pour les choses qu'il faut. **La magnanimité**, EN IV 7-9 est entre la pusillanimité et la vanité. **L'ambition**, EN IV, 10. **La douceur**, EN IV, 11. **L'affabilité**, EN IV, 12. **L'homme véridique**, EN, IV, 13. **Le bon goût dans l'activité du jeu, l'eutrapélie** EN, IV, 14. Entre bouffon et grincheux. Homme de tact contre l'obscénité. **La modestie**, EN, IV, 15. **La justice**, EN livre V. **La tempérance**, EN livre VII. **L'amitié**, EN, Livre VIII et IX. **La vie contemplative**, EN Livre X.

Il convient de fuir les excès et de choisir la juste mesure. Cependant, certaines actions en tant que telles n'admettent pas la juste mesure : le vol, l'homicide,

l'adultère (p.107) : elles sont perverses en elles-mêmes, elles constituent des fautes en tant que telles.

Résumé :

Pour Socrate et Platon, il y a déjà un souci constant de définir ce qu'est la vertu. Mais Platon va opter, non pas de façon systématique, mais de plus en plus vers ses écrits de maturité, pour une morale qui s'enseigne et qui, une fois enseignée, rend l'homme juste et bon. On parle d'un intellectualisme moral en ce sens.

Pour Aristote, les actions morales ou actes moraux n'appartiennent pas à la nature, et il ne suffit pas non plus que le bien nous soit enseigné : il faut s'y former par *l'habitus* ; C'est en pratiquant les vertus telles que prudence, courage, modération, justice que nous les acquérons et pas seulement en apprenant ce que sont ces vertus. D'autre part, Aristote insiste sur le fait que l'homme a une finalité, que toute sa vie, il poursuit un but : s'humaniser de plus en plus. « La finalité de l'homme consiste dans une activité de l'âme conforme à la raison : c'est le bien pour l'homme » ; et pour ce faire, « son but, c'est d'accomplir une activité de l'âme en accord avec la vertu » ; en ce sens, nos actes moraux sont le facteur déterminant de notre vie. Pour Aristote, le bonheur est dans l'exercice de ce pour quoi nous sommes faits et notre plus grand bien doit déterminer tous les autres : la contemplation de Dieu, qu' Aristote nomme l'Acte pur. C'est pourquoi, la vertu morale est liée pour Aristote à la recherche du bonheur, fin ou but de nos actions, qui doit être toujours en accord avec la raison et la vertu. Pour Aristote, c'est finalement l'homme vertueux qui est la mesure de la vertu et qui en donne l'exemple : « L'homme de bien juge toutes choses avec rectitude, et toutes lui apparaissent comme elles sont véritablement. » (p.139)

